

Libretto

ANNEMARIE SCHWARZENBACH

LES AMIS
DE BERNHARD

roman

Traduit de l'allemand par

NICOLE LE BRIS

et

DOMINIQUE LAURE MIERMONT

Libretto

© Éditions Phébus/Libella, Paris, 2012

ISBN : 978-2-36914-556-1

Midi. Les gens sortent en masse des bureaux. Omnibus et tramways s'immobilisent dans les carrefours. Des policiers en gants blancs, debout au centre des grandes places, règlent la circulation. À un croisement où les voitures font la queue, des cyclistes se faufilent entre elles. Et sans cesse, débouchant des escaliers et se déversant par les portes ouvertes, des flots humains viennent rejoindre sur les trottoirs la coulée continue de la foule.

Imprudemment, une petite dame essaie de se glisser entre les automobiles à l'arrêt. Un jeune homme au volant de sa voiture klaxonne en lui faisant des signes. Il est tête nue, il a des cheveux bruns qui lui retombent sur le front, il est très bronzé, même ses mains sur le volant sont bronzées – il ne porte pas de gants pour conduire. Enfin le policier fait signe, Gert démarre sur-le-champ et traverse la place à la suite des autres voitures. Au même moment, d'une rue latérale surgit le jeune Bernhard; il sort de son cours de piano et tient sa serviette sous son bras gauche. Lui non plus n'a pas de chapeau, mais ses cheveux à lui sont blonds, bien coiffés, et dégagent son front clair. Il fait à peine attention au trajet, il le connaît par cœur, il s'engage dans une allée tranquille; tout au bout, derrière une large grille, l'attend une maison, celle de sa grand-mère. Entre-temps la foule s'est dispersée. Dans les rues ne restent plus que

quelques voitures isolées. Les restaurants se remplissent, on entend le bruit des assiettes, et par les fenêtres on voit se hâter garçons et serveuses portant des plateaux surchargés. Toutes les cheminées fument. Dans les quartiers plus tranquilles, des messieurs en costume noir sortent de leurs voitures, les chauffeurs saluent et repartent, le gravier crisse et des chiens aboient furieusement derrière les grilles.

Flock, le chien blanc, complètement crotté à son retour de promenade, bondit autour d'Inès, elle le repousse et ouvre la porte d'entrée. Un jeune domestique se précipite, saisit le chien par son collier et dit que Monsieur est déjà dans la salle à manger. Inès se recoiffe devant le miroir, un reflet soyeux joue très joliment sur ses cheveux blonds. Puis elle entre dans la salle à manger au moment où le domestique commence à servir, et elle embrasse son père, qui l'attendait.

Le repos de midi s'étend sur la ville.



L'après-midi, le jeune Bernhard, que ses amis appellent familièrement « Berchen », travaille son piano dans le salon de sa grand-mère. Le cours s'est assez bien passé, mais son professeur lui a dit que ses gammes font penser à un chemin de campagne plus qu'au ruban lisse d'une route régulière, et cette comparaison parlante a poussé Bernhard à prendre une décision courageuse : désormais il fera des gammes une heure par jour. Tout à l'heure il s'accordera en récompense – travail difficile mais jubilatoire – une fugue de Bach, le maître absolu ; il n'y a pas longtemps encore Bernhard l'appréciait peu, mais maintenant son pouvoir de révélation le subjugue. La quatrième fugue du *Clavier bien*

tempéré, par exemple : elle le confond, l'emplit de vénération et d'un sentiment de pureté proprement surnaturelle. Mais d'abord, Bernhard fait ses gammes; consciencieusement, il essaie de garder à l'esprit tout ce que son professeur lui a répété avec une patience inlassable : «Soyez tendu sans raideur, frappez les touches efficacement, mais en douceur, le mouvement du bras doit toujours être régulier et souple.» Son professeur lui a dit et redit qu'on doit pénétrer dans le piano, comme pour se saisir des notes, leur donner forme, les façonner. *Il faut modeler le piano**¹ : c'est l'une de ses formules préférées; il l'a rapportée de Paris, car il est français, et il a l'intention de rentrer bientôt dans sa ville natale – il souffre d'en être éloigné. Il emmènerait bien avec lui son élève Bernhard, le seul jeune Allemand dont il apprécie le talent, et dont il aimerait poursuivre la formation.

Bernhard a une très grande envie de partir avec lui, mais il ne sait pas si ses parents donneront leur accord à ce projet hors du commun. Il a à peine dix-sept ans, il est encore lycéen et leur doit obéissance. D'ailleurs il est possible aussi qu'on ne le laisse pas partir pour des raisons d'argent; certaines remarques de son père lui donnent à penser à Bernhard, même si la famille mène une vie confortable dans la grande maison de campagne, avec chevaux et voitures, et jouit d'une situation financière apparemment très stable. L'idée d'être peut-être moins riche qu'il ne le croyait n'inspire aucune inquiétude à Bernhard. La plupart de ses amis ont peu de moyens, en particulier Ferdinand, un des élèves du Conservatoire, dont le jeu le ravit et stimule son ambition. Gert, c'est autre chose : ses parents sont riches, il a sa voiture à lui. Et Inès, bien sûr, est elle aussi riche et privilégiée; il est presque impossible de l'imaginer en butte

1. Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque figurent en français dans le texte original.

à un quelconque souci d'argent. Cependant, Gert et Inès sont des exceptions ; les autres prennent les derniers repas du mois dans un petit bistrot, où la serveuse est une jeune fille nommée Anna, et où il n'y a qu'un seul menu : bière et saucisses.

Parmi les connaissances de Bernhard il y a d'autres gens qui sont toujours bien habillés et qui disposent de beaucoup d'argent de poche. Ce sont des camarades de classe, mais il les connaît moins bien que Ferdinand et ses amis musiciens. Il y a quand même par exemple ce garçon nommé Karl, dont les parents l'invitent à déjeuner une fois par semaine et avec qui il fait ses devoirs de latin – ou encore le petit Hans Ahlberg, aux cheveux très blonds, avec son air de gosse, et dont la mère est grande et merveilleusement belle. Elle a des mains très douces et les paumes comme du velours ; Bernhard n'a pas oublié qu'elle est venue le voir, un jour où il était malade, et qu'elle a caressé son visage brûlant. Karl et Hans Ahlberg sont ses seuls amis à l'école, car, dans l'espèce de double vie que mène Bernhard, l'école ne représente pas grand-chose à côté de la musique, sa véritable passion. Pourtant, Bernhard n'est pas du tout mauvais élève, il comprend vite, il s'applique et la plupart des matières l'intéressent. En fait, son intérêt est surtout lié au professeur ; c'est vrai en particulier pour les mathématiques, auxquelles il ne comprenait rien et qui au début lui ont donné du fil à retordre, jusqu'à ce qu'apparaisse un nouveau professeur, un jeune homme à la pensée claire et à la voix agréable, qu'on avait plaisir à écouter. Il parvint à rendre clairs des rapports complexes que jusque-là on avait eu du mal à saisir, tout se mettait miraculeusement en place, et de plus on entrevoyait que tous les cas examinés n'étaient que des exemples particuliers d'un grand principe dont ils relevaient tous ; on voyait s'ouvrir des perspectives vraiment captivantes, des relations apparaissaient qui permettaient

en fin de compte d'envisager l'univers entier comme un système, pas encore clairement intelligible, mais admirable et grandiose, et digne d'inspirer passion et ferveur.

En de telles heures, Bernhard pensait aux élans sublimes des fugues magistrales de Jean-Sébastien Bach, à leurs subtils entrelacs, ses pensées s'égarèrent parfois et un jour il fut pris de court quand son jeune professeur l'interpella soudain et lui demanda de répéter ce qu'il venait d'expliquer. Décontenancé, il resta silencieux, sur quoi le professeur lui demanda à quoi il pensait. Il aurait bien dit où les mathématiques l'avaient entraîné, mais le lien lui parut difficile à démêler et il redouta d'être mal compris. Le professeur demanda gentiment si Bernhard avait compris l'exercice : celui-ci se leva courageusement et, au tableau, entreprit de dériver la fonction. En fait Bernhard était un peu débordé, car à côté des devoirs scolaires il travaillait très régulièrement son piano, et le soir il avait encore des exercices de théorie musicale, ce qui prenait beaucoup de temps. Le matin, on le réveillait tôt, il se rendormait, s'éveillait à nouveau en sursaut, s'habillait en grelottant et courait à l'école sans avoir déjeuné ; il arrivait toujours à temps, mais à la dernière minute.

Gert prétend que ce n'est pas bon pour la santé de travailler comme ça, et quand on fait des études de musique en particulier on doit s'accorder le droit de dormir et s'interdire de travailler la nuit. « Pourquoi passes-tu le bac » demande-t-il, mais Bernhard soutient mordicus qu'il doit finir sa scolarité coûte que coûte pour satisfaire au désir de son père. Ajoutons que Bernhard ne manque pas d'ambition, il est flatté qu'on lui reconnaisse de multiples talents et il aimerait bien réussir sur tous les fronts. Tout le contraire de Gert, qui rit de ces efforts comme s'il méprisait toute forme d'ambition. Ce n'est pas seulement que Gert ait de l'argent et possède une voiture, ou qu'il soit l'ami d'Inès. Il n'est pas vaniteux au

sens habituel du terme, il est même souvent tourmenté par la mauvaise conscience, car une seule chose l'intéresse, c'est la peinture. Chez lui ce n'est pas seulement une passion, il a aussi un vrai talent. Mais il trouve peu de soutien autour de lui, ses parents souhaitent qu'il ait un métier, et il s'est donc décidé, apparemment sans réticence, à faire son droit. Mais il ne s'y met pas vraiment, on le voit rarement aux cours, il passe son temps à crayonner. Dans ces conditions, on ne peut pas s'étonner qu'il considère avec indifférence et presque avec mépris le zèle scolaire de son jeune ami Bernhard; par ailleurs, comme il pratique son art en cachette, il vit en permanence dans le doute : est-ce vraiment comme ça qu'on doit travailler? Du coup Gert doute souvent de son talent, et son attitude intransigeante et décidée est une façon de cacher cette incertitude. Il est très ouvert aux autres, et il a pour ses amis Bernhard et Inès une affection débordante. Inès est celle qui connaît le mieux la raison profonde de ses blessures, de sa fragilité quasi féminine et de sa propension à la souffrance, et elle sait ménager sa sensibilité. Bernhard admire Gert et il est heureux de son amitié. Gert, lui, l'aime d'une façon étrange et assez inquiétante; il le trouve beau, il est ému par sa grande jeunesse. Sa joie la plus intense, c'est de dessiner Bernhard et de l'avoir près de lui, et ce n'est pas sans raison qu'il a pris l'habitude, tous les samedis, de les emmener à la campagne, Inès et lui. Au début, Bernhard allait chez Gert après le déjeuner, mais les longues séances de pose l'ennuyaient et il proposa à Gert de venir plutôt chez lui : il pourrait le dessiner pendant qu'il jouerait du piano, et ainsi aucun des deux ne perdrait son temps. Depuis, Gert était venu assez souvent, il plaisait énormément à la grand-mère de Bernhard, parce qu'il était bien élevé et discret, et à plusieurs reprises elle l'avait invité à rester dîner.

Pendant qu'il dessinait, il faisait souvent de petites

remarques qui mettaient Bernhard mal à l'aise. Il disait régulièrement : « Berchen, mon garçon, tu as vraiment un joli visage », et alors Bernhard rougissait, et, gêné, baissait les yeux sur son clavier. Un jour Gert s'en aperçut ; il se leva et prit la tête de Bernhard entre ses mains. « Il n'y a pas de honte à être mignon », dit-il, et comme Bernhard tentait de se dégager il lui releva un peu le menton et l'embrassa longuement sur la bouche.

Le samedi, pas de séance de dessin ; après le déjeuner Bernhard guette impatientement le signal habituel pendant que sa grand-mère l'accable de recommandations : ne pas rouler trop vite, ne pas louper le train du soir, saluer ses parents de sa part. Car Bernhard rentre chez lui tous les samedis, une règle à laquelle il ne saurait déroger bien qu'elle l'empêche d'accepter l'invitation de Gert à de grandes virées. C'est dur d'y renoncer, car pour Bernhard, l'été venu, partir en voyage à travers le pays avec ses chers amis Gert et Inès, ce serait le rêve ; on mange dans de petites auberges sous de grands tilleuls, on dort dans des lits rustiques qui sentent le linge frais, et le matin, la fenêtre laisse entrer le soleil et le murmure d'une fontaine dans la cour.

Mais pour le moment, Bernhard doit se contenter du samedi après-midi ; le soir on retourne en ville et on le dépose à la gare, où il prend le train pour rentrer chez lui avec sa petite valise et son cartable, comme un gentil garçon qu'il est. Bien sûr, c'est Gert qui dit cela, mais il le dit sans méchanceté.

Aujourd'hui, Inès les accompagne. Berchen le comprend d'emblée parce que Gert est particulièrement ponctuel et donne de grands coups de klaxon devant la maison. Sa grand-mère en est toute saisie, elle crie à Bernhard de se dépêcher, il ne faut pas faire attendre ses amis. Et Berchen dévale l'escalier quatre à quatre et s'engouffre dans la voiture, dont la portière est déjà ouverte. À ce moment il se

rend compte qu'il a oublié son cartable et veut remonter, mais Gert décrète : « Pas question. Pour une fois que tu ne pourras pas travailler, profite-en, mon petit gars! », et il démarre sans se soucier du désespoir manifeste de Berchen. Inès attend devant chez elle, elle porte un manteau clair, des gants clairs, et elle tient Flock en laisse. Flock, que Bernhard emmène parfois promener, est un chien plutôt petit, de race douteuse, et au poil blanc, du moins en principe, ce qui donne beaucoup de travail. Aujourd'hui par exemple, il est plutôt grisâtre, et Inès s'excuse, elle n'a pas eu le temps de le laver, et c'est le jour de sortie de Franzl, le domestique de la maison. « Ton ami Franzl, dit-elle à Gert, qui te salue. » Gert a un faible pour Franzl, qui est un beau garçon, grand, blond et beaucoup plus fort que Berchen, même s'il n'a qu'un an de plus. Ce penchant déplaît à Inès, bien qu'elle n'ait rien à reprocher à Franzl personnellement. Mais cela la contrarie, dit-elle, de ne pas savoir si Gert vient vraiment pour elle ou pour voir Franzl. « Écoute, proteste Gert, qui vient juste de convaincre l'indocile Flock de se coucher à ses pieds, tu ne vas quand même pas me faire une scène de jalousie à cause de Franzl », mais Inès répond sans rire que si, justement, parce que en fait ses droits sur Gert sont plus anciens – et d'ailleurs Franzl devient insolent quand Gert lui offre des cigarettes sans nécessité, et le gâte comme ça. À la voix d'Inès, Bernhard, qui trouve cette discussion assez ridicule, comprend qu'il doit se passer quelque chose d'important; gêné, il se tait et caresse Flock. Mais Inès est déjà passée à autre chose, elle met son bras sur les épaules de Berchen, se pousse un peu pour qu'il ait plus de place, les voilà déjà hors de la ville, les champs s'étendent devant eux, la ligne sombre de la forêt se détache à l'horizon, la poussière tourbillonne, des enfants au bord de la route agitent la main en criant, et Berchen a presque le souffle coupé à cause du vent.

Être assis entre Gert et Inès n'est pas de tout repos, car il faut en permanence leur servir d'intermédiaire :

– Inès, crie Gert, tiens bien Flock, il me gêne.

Et Inès, qui n'a pas compris :

– Qu'est-ce qu'il dit, Berchen ?

Mais déjà Bernhard se penche sur Flock et l'attire contre sa jambe. Puis c'est Inès qui commence :

– Pourquoi tu n'es pas venu hier ? Ton professeur était là, il a dit qu'on ne t'avait pas vu au cours depuis trois semaines, tu aurais tout à gagner à parler avec lui !

Gert hurle :

– Je ne comprends pas un mot.

Et Berchen répète :

– Tu aurais tout à gagner...

Mais Gert l'interrompt de nouveau, « gagner » est un mot à bannir le samedi, et de toute façon il a déjà complètement grillé ses chances.

Ils vont très loin aujourd'hui, et tandis qu'ils prennent le café sous un grand tilleul, Bernhard s'aperçoit qu'il est déjà cinq heures et qu'il va manquer son train. Gert trouve ça formidable.

– Eh bien ! Tu vas rester avec nous, dit-il, tu choisis si tu veux dormir chez Inès ou chez moi, et nous, nous téléphonons à tes parents comme un vieux couple !

Berchen est désespéré, mais il n'ose pas le dire, Gert se moquerait de lui. Inès, qui scrute sa physionomie, demande :

– Tes parents seraient très fâchés ?

– Oui.

– Même si je téléphone ?

– Oui.

– C'est idiot ! intervient Gert. Il faut éduquer ses parents !

Mais Inès décrète que, dans ce cas, il faut conduire Berchen chez lui, et elle le dit d'une manière qui n'admet aucune objection.

Ils arrivent à sept heures et demie et, voyant le chauffeur revenir seul de la gare, l'adorable maman de Berchen avait bien cru qu'il s'était perdu en chemin. Bien sûr, on retient les amis de Berchen à dîner; Moni, sa petite sœur, accourt en chemise de nuit dans le hall pour les voir, et elle est tout intimidée parce qu'il y a «une vraie dame et un vrai monsieur», et quand Gert la prend sur ses genoux elle manque de fondre en larmes. C'est seulement quand on fait entrer Flock que le courage lui revient, au départ elle ose tout juste caresser timidement son museau blanc, mais quelques minutes plus tard elle fait la sarabande avec lui sur le tapis, en poussant de petits cris de ravissement et de plaisir. Sur ces entrefaites on annonce le dîner et le père de Bernhard sort de son bureau. Berchen fait les présentations, il est terriblement embarrassé; tout le monde passe à côté dans la salle à manger. Deux grands chandeliers d'argent sont posés sur la table, deux serviettes propres indiquent la place des invités. Pour Bernhard, le repas n'est pas très gai, il reste silencieux à sa place, répondant seulement parfois à sa mère, qui lui sourit. Son père est lancé dans une conversation animée avec Inès et Gert, Inès en particulier semble lui plaire beaucoup, il fait quelques remarques qui montrent qu'il la trouve belle, et de fait, là-dessus il n'y a aucun doute possible : rien que ses cheveux blond foncé qui lui encadrent le visage en douces ondulations sont remarquables, ses yeux gris intelligents observent tout avec une attention bienveillante, et sa bouche est ravissante. Son rire aussi est un enchantement, il est clair et sympathique, cela dit elle ne parle jamais fort mais toujours à mi-voix, lentement et avec beaucoup de chaleur. Inès peut s'intéresser à tout avec le même enthousiasme; en ce moment elle est en train de débattre avec le père de Bernhard des différences entre vin blanc et vin rouge, exactement comme elle parle automobile avec Gert et musique avec Berchen. Et pourtant

elle n'aurait jamais l'idée de feindre l'intérêt en déclarant ensuite qu'elle s'est abominablement ennuyée, et c'est ce que Bernhard apprécie chez elle par-dessus tout. Elle nous est supérieure à tous, pense-t-il en l'observant, et elle ne le fait pas sentir.

À ce moment son père dit :

– Tu ne vois pas que ton ami n'a plus rien à boire ? Il faudrait que tu apprennes à être plus attentif.

Et tandis que Berchen remplit en rougissant le verre de Gert (lui-même n'a qu'un verre à eau), il a la sensation désagréable que le regard de Gert n'est pas sans quelque moquerie. Il pousse le verre maladroitement vers lui et s'aperçoit ensuite qu'il a fait une tache de vin sur la nappe. Mais sa mère a juste un léger sourire, et couvre la tache avec le dessous-de-bouteille.

Pendant qu'ils prennent le café, Bernhard se dit qu'il pourrait tout aussi bien aller se coucher, personne ne sentirait son absence. Il en est blessé, mais aimerait que ça ne se voie pas. En même temps, il est très content que ses amis fassent si bonne impression ; il se tourne donc vers Flock, qui est par terre, il lui dit des mots gentils, et va dans la cuisine lui chercher un morceau de pain sur lequel, par précaution, il met un peu de saucisse, de peur que Flock le lui refuse.

Tandis que, agenouillé devant le petit chien, il caresse son poil d'un blanc sale, il sent tout à coup une main se poser sur sa nuque ; c'est Inès qui se penche sur lui et lui dit qu'ils doivent repartir. Il n'y avait pas pensé du tout – ils vont donc rentrer chez eux et le laisser là comme un étranger ! Si au moins ils lui laissaient Flock...

Plus tard, dans son lit, il se souvint subitement qu'il avait oublié son cartable en ville et qu'il ne pourrait donc pas faire ses devoirs le lendemain. « C'est idiot ! » avait dit Gert. Mais qu'est-ce que Gert savait de tout ça ! Il était maintenant dans

sa voiture avec Inès et Flock... Brusquement submergé par le chagrin, Berchen enfouit son visage dans son oreiller et se mit à pleurer à gros sanglots.



Bernhard flâne dans la rue du Théâtre, il n'est que sept heures et aucun de ses camarades ne sera là avant la demie. Ils veulent dîner tous ensemble ce soir au petit bistrot du coin et ensuite aller chez Gert. C'est une fête d'adieu en l'honneur de Ferdinand qui part demain pour Berlin. Ferdinand a vingt-trois ans et voudrait être chef d'orchestre. Il joue très bien du violon, le théâtre municipal lui propose de l'engager, et ses professeurs du Conservatoire lui conseillent d'accepter. Mais lui s'entête bizarrement dans une sorte d'ambition démesurée, et cette place que ses camarades lui envieraient, il la refuse; envers et contre tout et pratiquement sans argent, il part pour Berlin. Il dit qu'il y entendra Furtwängler et Bruno Walter, et que, pour gagner sa vie, il est prêt à travailler tout en poursuivant ses études. Pourtant, c'est un garçon malingre, excessivement grand, et tellement maigre que tous ses cols sont trop larges pour lui. Et il n'est pas beau du tout, il a un visage très pâle, presque grisâtre, une expression figée, et quand il ouvre la bouche, il a toujours l'air d'avoir soif. Mais ses grands yeux, timides et tristes, tranchent sur le reste. Inès dit qu'on pourrait l'aimer rien qu'à cause de ses yeux.

Donc Ferdinand partira demain, avec son violon, un vieux sac, et quantité de petits paquets – gâteaux, mouchoirs, pommes et autres choses semblablement utiles – que ses amis lui apporteront à la gare. Berchen a pour lui une

surprise toute spéciale : une photo d'Inès, à qui il l'a subtilisée en cachette. Car, bien sûr, Ferdinand aussi aime Inès !

Berchen regarde sa montre : maintenant il est vraiment sept heures et demie, et en plus il a faim. D'un air résolu il entre dans le café faiblement éclairé, où des étudiants et des employés bedonnants jouent aux cartes autour de petites tables. Il s'assied à la table réservée aux étudiants en musique et réclame d'une voix forte des saucisses et de la choucroute.

- Monsieur veut aussi de la bière ? demande la serveuse.
- Non merci, répond Berchen, un peu embarrassé.



Ferdinand avait sans doute déjà un peu trop bu au bistrot, et maintenant, chez Gert, à moitié renversé dans un grand fauteuil, il contemple le plafond d'un air absent. Les autres sont très gais, ils bavardent bruyamment, Gert, qui joue les maîtres de maison, passe entre eux à tout instant pour proposer des cigarettes et parler à l'un ou à l'autre – aimable, joyeux et légèrement condescendant. Il n'y a aucune jeune fille. Bien sûr, au Conservatoire les garçons ont des amies, qui assistent aux mêmes cours qu'eux, mais elles ne sont pas invitées à ce genre de fête, où se retrouve quelque chose des coutumes estudiantines, de la tradition des buveurs de bière ; et lors de soirées comme celle d'aujourd'hui, un certain sentiment masculin de supériorité, qui, malgré tous les efforts pour paraître « moderne », n'a pas complètement disparu, refait surface dans des proportions inquiétantes. Bien sûr on fait une exception pour Inès. Elle est toujours invitée. Bien que beaucoup plus stricte et réservée que toutes

les autres jeunes filles, elle ne dédaigne pas de venir parfois, et, seule femme au milieu de dix ou quinze jeunes gens, elle fait un effet encore plus merveilleux que d'habitude.

Aujourd'hui aussi Ferdinand la réclame et répète avec une sombre obstination qu'il faut lui téléphoner. Les autres regardent Gert avec espoir.

– Mais il est déjà onze heures, son vieux père ne voudra pas la laisser sortir et elle va nous trouver mal élevés, dit-il, partagé et irrésolu.

– Dis à Berchen de téléphoner.

– Comme si ça changeait quelque chose !

– Bien sûr que ça change tout, elle ne se fâche jamais contre Berchen.

– Bon. Berchen !

Bernhard n'entend pas. On lui a fait avaler de force un demi-verre d'une bière âcre et répugnante, mais Gert et Ferdinand le tenaient et il a dû s'exécuter. Maintenant, à moitié endormi sur le lit de Gert, il est en train de se dire qu'au moins quatre ou six des portraits que Gert a faits de lui sont accrochés aux murs. Il est sûr que tout le monde les a vus et qu'ils en font des gorges chaudes. Bernhard n'arrive pas à comprendre pourquoi il est tellement à cran aujourd'hui, il en a honte, car tous ces garçons sont très gentils avec lui, mais lui n'a qu'une envie, qu'ils s'en aillent au plus vite, pour rester seul et dormir sur le lit de Gert. Au lieu de cela, ils déboulent tous à la fois en riant, il se voit subitement cerné et se met à crier :

– Qu'est-ce que vous voulez, mais qu'est-ce que vous voulez donc ?

Les garçons ne font que rire de plus belle et il se retrouve soulevé par au moins dix bras à la fois, et porté à travers toute la pièce jusqu'à la petite table du téléphone. Gert, assis dans un grand fauteuil de cuir, prend Berchen sur ses genoux et lui colle l'écouteur dans la main.

– Allô, dit Berchen, encore complètement effaré, puis-je parler à Mlle Inès ?

Quelqu'un répond :

– Qui est à l'appareil ?

– Bernhard, dit Berchen, oubliant qu'il possède un nom de famille.

Inès arrive alors et lui demande s'il a complètement perdu la tête.

– Non, dit-il, mais il faut que tu viennes. Ils te réclament tous, Gert, et Ferdinand et...

– Mais qu'est-ce que tu fais avec eux ?

Sa voix est un peu plus gentille.

– Je ne sais pas, bafouille Bernhard, mais je... nous fêtons son départ !

– Ah bon, et c'est pour ça que vous êtes tous saouls ? Toi aussi, Berchen ?

– Mais dis quelque chose, bon sang !

Les autres lui arrachent le combiné et crient dedans tous à la fois, sans s'apercevoir qu'Inès a déjà raccroché depuis longtemps. Elle a horreur qu'on lui saute dessus comme ça.

Mais on ne peut plus tenir Ferdinand, il arpente la chambre en tous sens, pâle à faire peur, et du désespoir plein les yeux.

– Elle aurait quand même pu me dire au revoir, dit-il, tourné vers ses amis. Vous ne trouvez pas qu'elle aurait dû ?

Et il reprend son va-et-vient, son visage accusateur levé vers le plafond.

Pour un peu, ils n'auraient pas entendu la sonnette, mais Ludwig se précipite dans l'escalier et, avant même qu'ils aient réalisé, Inès est au milieu de la pièce, face à Ferdinand qui la regarde fixement sans comprendre.

– Bonsoir, messieurs, dit-elle. Bonsoir, Ferdinand. Qu'est-ce qui vous arrive, vous êtes donc vraiment ivres !

Ferdinand sourit tout à coup. Son visage pétrifié se

dissout tout entier dans ce sourire, c'est comme si quelqu'un l'avait réveillé, ou comme si on venait de l'extraire d'une douloureuse obscurité. Il reste un long moment immobile à regarder Inès. Les autres, un peu à l'écart, l'observent comme on observe un malade...



Par un hasard malencontreux, ce fameux soir de la fête d'adieu en l'honneur de Ferdinand, le père de Bernhard arriva en ville sans prévenir, et il fut naturellement très surpris de ne pas trouver son fils à la maison. Depuis longtemps il éprouvait une certaine défiance, même vis-à-vis des comptes rendus favorables de sa mère. Son fils travaillait bien, il n'en doutait pas. Il avait de bons bulletins, tant à l'école qu'au Conservatoire. Mais son père n'aimait pas que Bernhard fréquentât si peu les familles où on l'avait introduit. Celle de son camarade de classe Karl était la seule où il semblait qu'il fût un hôte régulier et apprécié. Bernhard était très aimé, mais quand il arrivait qu'on s'informât de lui, les gens regrettaient toujours de voir trop rarement « ce charmant garçon si bien élevé ». Et pourtant, c'étaient des gens très honorables et agréables, d'anciens officiers avec des femmes très gentilles et de bonne famille, des hauts fonctionnaires, dont les enfants avaient le même âge que Bernhard. Il avait été question qu'il suive un cours de danse avec eux, mais il s'était dérobé sous prétexte qu'il n'avait pas le temps le soir. Ainsi donc, il avait menti.

La grand-mère de Bernhard prit sa défense et dit que Berchen n'avait pas menti du tout : il travaillait presque tous les soirs jusqu'à onze heures. Et quand il sortait le soir,

c'était presque toujours pour faire de la musique avec ses amis. Mais curieusement la vieille dame n'arriva pas à le défendre plus avant, elle se rendit compte elle-même qu'au lieu de les présenter sous un jour favorable, elle desservait plutôt les amis de Bernhard, Gert et Inès en particulier, sur lesquels son fils posa des questions précises : elle dit à mots couverts qu'on ignorait la nature exacte de leurs relations et qu'elle ne pouvait pas approuver tout à fait les façons de vivre modernes – mais en tout cas ils étaient très gentils, on pouvait comprendre l'affection de Bernhard pour eux, car ils le gâtaient beaucoup et l'emmenaient souvent se promener en voiture... Il est difficile d'expliquer l'attitude de la grand-mère, qui, bien sûr, fit du tort à Bernhard auprès de son père : elle aimait beaucoup son petit-fils et elle était fière de ses dons musicaux, car elle-même, jeune fille, avait joué du piano avec plaisir et n'était pas dépourvue de talent. Mais, sans qu'elle se l'avouât vraiment, le jeune garçon l'inquiétait, il était très différent de ses autres petits-enfants, qui pourtant eux aussi étaient très travailleurs et originaux (ce mot recouvrait pour elle tout ce qui échappait à sa candeur naturelle et nécessitait quelque indulgence). Certains d'entre eux étaient plus âgés que Bernhard, mais ils n'avaient jamais manifesté une telle indépendance. Ils s'adaptaient plus facilement à l'existence, Rolf, par exemple, qui était très musicien, jouait du violoncelle à toutes les réunions familiales, tandis que Bernhard se dérobaient souvent. Et Rolf n'avait jamais songé non plus à devenir musicien, il avait terminé ses études et n'avait fait aucune difficulté pour entrer dans la société commerciale d'export de son père. Mais Bernhard, lui, voulait absolument faire des études de musique, et malgré sa douceur de caractère, il était buté et s'obstinait dans ses choix. Mais le plus grave, c'était cette tendance, dont on a déjà parlé, à choisir lui-même ses amis. Chose que sa grand-mère, de même que son père, ressentait

comme la marque d'une indépendance excessive, tout à fait inconvenante chez un garçon de dix-sept ans à peine. Et puis c'était mépriser toutes les relations dont il aurait pu jouir en tant que fils d'une famille en vue. Voilà sans doute au fond pourquoi elle se faisait du souci pour Bernhard, mais à cela s'ajoutait une très secrète irritation : *tout au fond de son cœur, elle était en désaccord avec lui*, et le reste de la famille était dans les mêmes sentiments. Il n'y avait personne à qui Bernhard déplût réellement. Son joli visage, son caractère ouvert et doux, sa façon de parler, un peu hésitante et en même temps très aisée, tout cela lui gagnait la sympathie des gens. Mais à peine la conversation tombait-elle sur lui que se faisaient jour une certaine défiance, un léger scepticisme sur ses « capacités assurément importantes », et surtout on le sentait presque comme un étranger que d'invisibles fils relierait à un autre monde et qui serait par là même, obscurément, à la fois menacé et dangereux.

Les parents de Bernhard percevaient cette défiance, ces réticences à peine sensibles à l'égard de leur fils. Cela les irrita d'abord contre la famille, qu'ils accusèrent de ne pas aimer Bernhard – un reproche extravagant que l'on considéra comme une manifestation de vanité parentale excessive –, mais par la suite, ils remarquèrent incidemment dans le comportement de Bernhard quelque chose de particulier, de bizarre, qui détruisit d'un coup leurs certitudes. La mère de Bernhard en particulier, douce et sympathique comme lui, se rendit compte soudain que son fils lui échappait ; elle croyait si bien le connaître, elle s'était tellement retrouvée en lui qu'elle se sentit comme trahie. Elle se gardait toujours prête à lui rouvrir son cœur, et elle trouva qu'il y avait quelque chose de dur, d'hostile dans ce qu'elle appelait son refus de revenir. Si on lui avait demandé en quoi consistait la « trahison » de Bernhard, elle n'aurait su que répondre. Mais elle se serait peut-être mise à pleurer...

Le père de Bernhard, en revanche, savait très bien ce qui lui déplaisait chez son fils. Pour lui Bernhard était un bon jeune homme, intelligent, mais auquel il ne fallait pas laisser trop de liberté, parce qu'il était très influençable. Il fallait donc le soustraire aux mauvaises fréquentations et le surveiller à nouveau de plus près pour éviter qu'à l'avenir il cédât à des penchants dangereux. C'était simple, clair, et facile à faire. Et ce soir-là, la vieille dame se trouva entièrement d'accord avec le plan d'action de son fils. Sur ces entrefaites minuit sonna. Elle se retira, mais lui décida d'attendre Bernhard.

Celui-ci ne rentra que vers deux heures du matin. Mort de fatigue, il s'était rendormi sur le lit de Gert. Inès avait estimé qu'on ne pouvait pas le laisser seul par les rues dans cet état, il valait mieux que Gert le ramène en voiture.

Bernhard, lui, nageait dans le bonheur. Non seulement Inès l'avait réveillé en l'embrassant, mais ensuite, comme il s'étirait un peu et marmonnait quelque chose en français d'une voix ensommeillée, elle se pencha sur lui, l'attrapa par les deux oreilles et l'embrassa en riant encore au moins trois fois, si bien qu'il eut l'impression d'être un petit lapin. Gert l'enveloppa dans son propre manteau et le soutint jusqu'au bas de l'escalier, et il se retrouva, replongé dans un demi-rêve, assis entre ses chers amis, Gert et Inès, espérant que le trajet allait durer très très longtemps.

En entendant une auto s'arrêter devant la maison, le père de Bernhard ouvrit la porte de l'appartement. On alluma la lumière en bas et plusieurs personnes entrèrent. Il recula dans l'ombre de la porte, mais de manière à pouvoir observer par-dessus la rampe de l'escalier ce qui se passait en bas. Il reconnut la haute et mince silhouette de Gert, qui extrayait d'un gros manteau, comme d'un paquet, un jeune garçon – Bernhard sans aucun doute. Inès était à côté, avec le manteau de Bernhard sur son bras. Puis Gert souleva